

Sur un Proverbe en deux Langues

(Espagnol et Basque) ⁽¹⁾

Juan Valdés, dans son célèbre *Diálogo de la lengua*, cite un mot *galduda* à propos duquel il dit: «Vocablo es plebeyo *galduda* por *perdida*, aunque se dize bien *Sardina*, que gato lleva *galduda* va».

Or, M. Eduard Boehmer, dans son excellente édition du *Diálogo de la lengua*, qui fait partie des *Romanische Studien* publiés à Bonn chez Weber, cite, d'après certains manuscrits ou certains imprimés, un certain nombre de variantes de ce proverbe. Parmi celles-ci, nous ne retiendrons ici que celles qui portent sur le mot *galduda*. Il va sans dire que ce mot, plus basque qu'espagnol, a été, dans les textes, écorché de plusieurs façons, par exemple en *qaldida* ou *gandida*. (2). Mais il est une variante que M. Boehmer semble mettre sur le même pied que les précédentes, ou que même il semble considérer comme une faute de copiste, alors qu'elle nous paraît être au contraire très intéressante, comme étant, à notre avis, la forme primitive du proverbe. Voici cette variante *Morcilla que el gato lleva, galdua* du Bien entendu, nous négligeons le point

(1) Cet article était déjà écrit lorsque j'ai reçu le numéro de mai-juin de la *Revue* où ce même proverbe est cité et brièvement commenté, à la page 338, par M. le Comte de Charencey. Comme on le verra, je ne partage pas toutes les idées qu'il émet à propos de ce proverbe.

(2) Comme on le voit, je ne partage pas l'opinion de M. le Comte de Charencey, qui explique la forme *gandida* par le basque *gaindi*. Outre que cette explication ne va pas sans difficulté au point de vue du sens, l'existence de la forme intermédiaire *galdida* paraît bien montrer qu'il ne s'agit que d'une déformation de *galduda*, causée ou facilitée par le désir de substituer à la terminaison *uda*, qui a cessé de bonne heure (l'être participiale, une terminaison plus vivante, *ida*.

de savoir si la variante *Sardina* est plus ancienne que la variante *Morcilla* ou réciproquement: cela n'a pas d'intérêt pour nous; nous porterons notre attention uniquement sur la seconde partie du proverbe: *galduda va* ou *galdua da*.

La variante *galdua da* nous est donnée, d'après M. Boehmer, par un ouvrage daté de Salamanque 1533 et intitulé: *Adagiorum Fernandi Arcaei Beneventani ex vernacula id est hispana lingua latino sermone redditorum quinquagenae quinque*. A propos de cette variante, M. Boehmer observe qu'apparemment elle doit être corrigée en *galduda va*: «Wohl zu schreiben *galduda va*». Mais étant donné que *galdua du* est en basque une forme absolument correcte, il nous semble que telle doit être la forme primitive du proverbe, pourvu que l'on admette, ce qui pour nous ne fait pas de difficulté, que le proverbe était originairement en deux langues: la première moitié en castillan, et la seconde en basque. Bien que personnellement je ne connaisse pas d'autre exemple de proverbe ainsi mi-parti, l'existence de pareils proverbes ne me paraît pas plus étonnante que celle de chansons en deux langues. On sait qu'il existe par exemple des chansons où le basque se mêle au français, de même qu'il en existe à Bayonne où le français se mêle soit au gascon soit à l'espagnol. C'est d'ailleurs aussi le procédé cher aux collégiens d'autrefois, qui mettaient sur leurs livres des inscriptions dans le genre de celle-ci, qu'accompagnait un dessin représentant un pierrot pendu à une potence:

Aspice Pierrot pendu.
Hunc librum il n'a pas rendu.
Hunc librum si reddidisset,
Pierrot pendu non fuisset.

On peut également citer dans le même genre la chanson «Vivent les Vacances» qui n'est pas encore tout à fait oubliée aujourd'hui.

Si donc l'on admet que la forme primitive du proverbe est celle qui porte la variante *galdua da* il n'est pas difficile de rendre compte de l'autre: *galduda va*. On conçoit très bien que les Castillans qui ne savaient pas le basque aient été facilement amenés à transformer ces syllabes, difficilement analysables pour eux, *galdua du*, en une forme d'allure plus castillane, en faisant du premier mot un participe passé ou un adjectif, en même temps qu'on faisait du second un mot purement castillan. Pour cela il suffisait d'ailleurs de bien peu de chose: faire avancer d'une syllabe le *d* du mot *da*, et ajouter à la place devenue vacante un simple *v*. Ajoutons même que si déjà, à l'époque où la transformation dont nous parlons s'est faite, le mot *galdua*, dans certaines régions du pays basque espagnol, se prononçait *galduba*, il ne s'agissait

plus guère que d'une métathèse, le *b* et le *v* s'étant confondus de très bonne heure dans la prononciation du nord de l'Espagne, et étant d'ailleurs en tout état de cause deux sons très voisins.

Il est à remarquer d'ailleurs que si les Espagnols du XVI^e siècle, comme Valdés, ont conservé nettement la notion du sens exact du mot *galduda*, ils ne paraissent pas savoir que le mot est d'origine basque.

*
* * *

Bien entendu, en présentant ces quelques observations nous n'avons pas la moindre intention de critique à l'égard d'un savant aussi consciencieux et aussi éminent que M. Boehmer. Nous avons voulu seulement exposer les réflexions que nous inspiraient des données fournies par lui-même et dont, n'étant sans doute pas basquisant, il n'avait pas pu tirer lui-même tout le parti possible: personne n'est universel, et s'il est vrai qu'en théorie, pour être un hispanisant parfait, il faudrait savoir non seulement les principales langues romanes (et en particulier l'italien, le français, le gascon et les principaux dialectes romans de la péninsule), mais encore le basque et l'arabe, il est certain également que personne ne saurait réaliser cet idéal, et personne par conséquent ne saurait, être blâmé pour n'avoir pas tiré tout le parti possible de données où interviennent des éléments trop particuliers, comme par exemple des éléments basques ou arabes.

H. GAVEL.

